

LEVY, BERTRAND, 2008, LA PLACE URBAINE EN EUROPE COMME LIEU IDÉAL, IN STELLA GHERVAS, FRANÇOIS ROSSET (DIR.), *LIEUX D'EUROPE*, MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME, PARIS, 65-85.

LA PLACE URBAINE EN EUROPE COMME LIEU IDEAL

Par Bertrand Lévy, Institut Européen et Département de Géographie de l'Université de Genève

La place comme lieu et comme haut-lieu urbain

Notre discours se place dans le contexte de la revalorisation des lieux urbains. Pour Kenneth White, l'inventeur de la géopoétique, il s'agit dans la période contemporaine de revenir au lieu, de vivre autour du lieu en cercles concentriques, et en prenant le temps¹. Paroles dérangeantes à l'époque de toutes les mobilités, contraintes ou non, paroles réactives face à la logique de l'homme et de la femme pressés, ne prenant plus le temps d'observer, de contempler, de participer à la vie urbaine sur l'espace public. Les moyens technologiques qui sont censés relier l'homme à l'altérité ne font souvent que l'enfermer et l'isoler toujours plus, et le tiennent éloignés des lieux et des êtres saisis dans leur immédiateté. Quel est l'avenir de la place urbaine dans ce contexte historique particulier ?

Il s'agit d'abord de définir le lieu puis d'évaluer le degré d'idéalité de la place publique, construction issue du passé mais demeurant selon nous l'une des quintessences de la ville européenne. Une place urbaine constitue un lieu dans la mesure où elle est un fragment du territoire chargé de sens et qu'elle respecte les quatre caractéristiques du lieu donnés par Marc Augé² et nous-mêmes :

- 1) être historique,
- 2) être identitaire,
- 3) être relationnel,
- 4) être chargé de sens symbolique.

La problématique du lieu et du non-lieu prend toute sa signification dans le contexte de la ville européenne, menacée, comme toutes les villes du monde par un processus d'uniformisation des espaces, qui procède de causes technologiques et culturelles diverses, accélérées par l'internationalisation des capitaux, des techniques, et d'une certaine manière de penser la ville. L'aménagement urbain est inséparable d'une philosophie

de l'espace ; il en est la projection la plus fidèle, à côté du rôle qu'il remplit en matière de satisfaction des besoins humains. Si l'Europe ne s'est guère distinguée dans l'aménagement des zones péri-urbaines et des avant-ville qui tendent à se ressembler partout avec leur cortège de stations-service, de grandes surfaces et d'immeubles en barres, le Vieux-Continent a su, au cours de son Histoire, susciter des formes urbaines parmi les plus remarquables du monde. Les centres historiques européens, grâce à leur patrimoine cristallisé par le temps, sont des concentrés de vie locale en même temps que de grands attracteurs sur le plan touristique : la ville européenne demeure la cause première de la venue en Europe des touristes extra-européens³, et l'on sait que ces touristes se concentrent dans les parties historiques des villes.

En 1920 déjà, Stefan Zweig évoquait la « Monotonisierung der Welt »⁴ qui allait accompagner la division du travail et l'aménagement de zones spécialisées en banlieue. Or, les lieux centraux que sont les places, centres de ville ou centres de quartiers, sont les repères premiers qui s'opposent à ce sentiment d'uniformisation de l'espace pouvant susciter l'ennui. Sans repère, l'homme perd la confiance que lui procure une certaine forme de stabilité ; le citadin et le visiteur d'une ville sont toujours à la recherche de repères qui forment l'identité urbaine et l'identité personnelle. Retrouver la place centrale et historique d'une ville ou d'un quartier fait partie de ces expériences porteuses de sens qui permettent à l'individu de se retrouver lui-même, de se resituer dans sa vie comme dans sa ville. Une ville porteuse d'une typicité et d'une diversité est riche en lieux et en repères variés.

Dans le contexte actuel de la mondialisation où le schéma TDR de Claude Raffestin (territorialisation/dé-territorialisation/re-territorialisation)⁵ se reproduit à un rythme toujours plus soutenu, le lieu représente une certaine permanence dans l'espace et s'oppose aux non-lieux, produits de la surmodernité et de la mobilité croissante⁶. Si les lieux structurent l'identité de l'espace, ils structurent aussi la personnalité de l'homme. Le lieu possède une dimension existentielle ; c'est pourquoi nous le définissons en géographie humaniste comme un centre de l'existence humaine qui possède une configuration spatiale et qui a pour but d'unifier le moi, de créer une mémoire et de forger une identité, personnelle et sociale.

La géographie est attentive à l'échelle et à la dimension spatiale du lieu, afin de ne pas le confondre avec n'importe quel élément ou objet isolé dans le paysage. Par exemple, une tasse n'est pas un lieu pour le géographe, mais un objet ; en revanche, la salle du café où cette tasse se trouve peut constituer un lieu. Un lieu est un fragment de territoire qui doit former un tout appréhensible par les sens et l'esprit, un tout qui met en connexion des objets, des éléments et des êtres rassemblés sur un espace restreint. La question de l'échelle est délicate à résoudre définitivement car un lieu possède une dimension transscalaire qu'on retrouve dans le langage courant :

on dira d'un café, d'une place mais aussi d'une ville voire d'une nation qu'ils sont le lieu ou le haut-lieu privilégié de ceci ou de cela ; c'est une manière métaphorique de s'exprimer. Pour le géographe, le lieu est toujours lié à une échelle géographique relativement grande, c'est-à-dire comprenant une petite portion d'espace représentée sur une grande carte ou un grand plan. L'approche zénithale de l'espace qu'apporte la carte, le plan ou la photographie aérienne est notoirement insuffisante pour cerner le sens et l'esprit du lieu ; c'est pourquoi la géographie humaniste contemporaine approche le lieu d'abord sous l'angle du vécu⁷.

Dans la définition proposée, le lieu est toujours un lieu de mémoire, il est le réceptacle d'une mémoire collective et/ou individuelle ; lieu et mémoire sont indissociables dans le sens où le lieu comprend une dimension mémorielle, vécue. La distinction entre mémoire et histoire établie par Maurice Halbwachs est très importante pour clarifier la notion de lieu et de non-lieu. Pour bien montrer ce qui différencie un lieu d'un non-lieu, Marc Augé utilise principalement le discriminant historique (ce qui est évidemment discutable) : les non-lieux sont issus, selon lui, d'une surmodernité qui privilégie les espaces de mobilité comme les halls d'aéroport, les palais d'exposition, les péages d'autoroute, les fast-food... Pourtant, sur le plan de la mémoire et du souvenir, ces non-lieux historiques pourront se doubler d'une dimension affective et être ressentis comme des lieux. L'on sait par exemple que certains halls ou bars d'aéroport sont des lieux d'échange relationnel qui peuvent compter dans une vie. A partir du moment où l'on surperpose mémoire et histoire, la distinction entre lieux et non-lieux devient poreuse ; en effet, du moment où un non-lieu acquiert une certaine charge mémorielle, une mémoire liée au vécu, il accumule une charge existentielle, identitaire et symbolique, qui est susceptible de le faire passer au stade de lieu. L'Histoire nous dira si certains non-lieux actuels se transformeront en lieux. Pour en venir à la place, celle-ci, considérée idéalement, est l'opposé d'un lieu de la surmodernité ; elle n'est pas un lieu de mobilité mais un lieu de pause dans la ville.

Certaines places urbaines relèvent du haut-lieu. La définition la plus concise du haut-lieu est la suivante : un lieu doté d'une saillance dans l'espace et d'une prégnance dans le temps. La saillance dans l'espace, c'est son caractère physique aisément reconnaissable, identifiable. Quant à la prégnance dans le temps, c'est le fait d'avoir joué un rôle pivot à un moment donné de l'Histoire. Luc Weibel a très bien montré les déclassements et les reclassements de lieux historiques dans le paysage palimpseste berlinois⁸. Un haut-lieu est toujours consacré par l'Histoire, il traverse le temps, mais, selon l'idéologie dominante du moment, il peut être privilégié (comme les symboles royaux en période monarchiste) ou déclassés (les mêmes symboles en période révolutionnaire). A Paris, la mise en relief de la place

de la Bastille est un excellent baromètre de l'esprit plus ou moins révolutionnaire du temps.

Les places urbaines sont des témoins de l'histoire du territoire où elles s'insèrent et elles ont pu subir des transformations, et parfois des destructions dues aux guerres ou aux catastrophes diverses (tremblements de terre, incendies, inondations...). Toutefois, la place est généralement le premier haut-lieu que l'on reconstruit, répare et réhabilite : on pense à la Grand-Place de Bruxelles soigneusement reconstruite après les destructions de 1695 ou aux places des villes allemandes ou européennes bombardées durant le second conflit mondial⁹. Il est symptomatique que la place historique des villes bombardées est le premier lieu qui ait été reconstruit à l'identique (à Francfort, à Varsovie...); il symbolise l'âme, le cœur, le cordon ombilical par lequel chaque habitant est relié à l'histoire de sa ville, pour reprendre la belle expression de Guido Ceronetti¹⁰.

Rôle et fonction de la place

La place est le lieu où coïncide l'*urbs* et la *civitas*. La *civitas* est la ville des citoyens, de la communauté humaine qui investit l'espace public, et en premier lieu, la place, l'antique agora chez les Grecs, premier lieu de la démocratie, puis le forum romain, lieu de « disputatio », et dont les fonctions étaient déjà multiples (politique, civique, religieuse, marchande...). La place est aussi une manifestation saillante de l'*urbs*, la ville construite ; elle structure le plan urbain. On y trouve généralement une ou deux places centrales, disposées en enfilade ou jointes par une rue passante ; c'est la combinaison des fonctions fondamentales que sont les fonctions religieuse, civique et marchande qui peuple la ou les places centrales. A quoi viennent s'ajouter des fonctions diverses et non mutuellement exclusives - résidentielle, politique, administrative, culturelle, festive, ludique, sportive, touristique... - qui font de la place centrale un lieu de convergence indiscutable. Un campanile, les tours d'une cathédrale ou le beffroi d'un hôtel de ville achèvent le tableau symbolique d'une place historique entourée de constructions prestigieuses. Ainsi est rapidement brossé le cœur reconnu par l'ensemble de la communauté de la ville européenne, lieu où l'on se rend autant pour regarder qu'être vu et reconnu, où la foule se hisse elle-même sur une scène de théâtre en plein air.

La place centrale draine les flux piétons de la ville puisqu'elle en est le centre de convergence. Sitte insiste à juste titre sur sa localisation, qui doit être située à proximité de rues commerçantes et fréquentées¹¹. Une place située à l'écart de ces rues ne « fonctionne » pas. Les places répondent à des fonctions multiples et ont évolué avec l'histoire des villes. Ce sont tant les « spécialités » dominantes de la cité que leur localisation sur le plan de ville qui ont déterminé leurs fonctions et leurs transformations. Par exemple, une place aujourd'hui située au cœur d'une ville qui a grandi a très bien pu jouer

dans le passé un rôle d'espace de contact entre la ville et la campagne ; c'est le cas de nombreuses places qui apparaissent aujourd'hui surdimensionnées et qui remplissaient le rôle de foire aux bestiaux et de marché principal de la ville, comme la place de la Vieille Ville de Prague, place sise au carrefour de routes anciennes mais située en bordure de la Vieille Ville d'aujourd'hui. Lorsque cette fonction de foire et de marché s'est ex-urbanisée, la place a évolué avec son temps, elle a été embellie pour devenir un lieu d'art et de résidence de prestige. La Grand-Place de Bruxelles, quant à elle, située au cœur de la ville, fonctionnait au Moyen Age comme une place de marché permanente. Au XIII^e siècle, l'essor de la ville et son industrie drapière florissante ont décidé les magistrats communaux à meubler ce lieu de marché de dignes et belles constructions. Les corporations de métiers acceptèrent de reconstruire les quelques maisons où ils tenaient leurs assemblées et d'en aligner les façades. L'hôtel de ville se devait de rivaliser avec celui, somptueux, de Bruges¹². C'est une place où s'est joué un destin national ; le tapis floral, une création originale, qui recouvre son sol tous les deux ans - tradition aussi présente à Lille et dans d'autres villes du Nord - exposait en 1996 l'emblème de la Couronne de Belgique (le lion jaune sur fond rouge) entouré de la devise exprimée dans les deux langues nationales : « L'union fait la force -Eendracht maakt macht ». Sa fonction religieuse est rappelée à chaque Noël avec le grand sapin offert par un pays ou une ville étrangère au pied duquel se niche la crèche avec les personnages Renaissance grandeur nature. Avec l'avènement de la civilisation des loisirs et du tourisme, ces places sont devenues des hauts-lieux de la vie touristique avec toute l'animation mais aussi avec tous les problèmes que cela pose¹³. Dans certains cas, ces vastes places se sont muées en places événementielles : nous citerons le Prato della Valle de Padoue, à l'origine un pré devenu un lieu d'échange avec la campagne (foire et marché), puis décoré de ses fameuses statues au XVIII^e siècle et qui accueille aujourd'hui des méga-concerts en plein air ; cette fonction culturelle n'est pas entièrement nouvelle puisque le Prato della Valle était déjà un lieu de célébrations dramatiques au Moyen Age.

L'évolution fonctionnelle des places européennes va dans le même sens : aux trois fonctions de base, civique/politique, religieuse et commerciale, s'ajoute une fonction culturelle et de loisirs de plus en plus prégnante : ainsi, la Piazza Grande de Locarno est aujourd'hui connue dans le monde entier non pour sa fonction de marché mais pour servir de lieu de projection en plein air pendant le festival du cinéma. On ne compte plus les places consacrées pendant la belle saison à des manifestations culturelles, théâtrales, musicales, festives ou sportives. La même Grand-Place de Locarno se remplit de sable un peu plus tard pour se transformer en terrain de beach-volley... Le goût pour les compétitions sportives se jouant sur les places ne date pas d'aujourd'hui : le Palio de Sienne qui se déroule pendant la période d'été à deux reprises sur le Campo date du XVI^e siècle mais au

Moyen Age, on y pratiquait déjà la *pugna*, joutes collectives à coup de poing, ainsi que des chasses aux taureaux à la mode espagnole, ou des courses de buffles, ou encore des courses d'ânes¹⁴. Ce n'est qu'après 1590, sur l'injonction du Concile de Trente que les courses de taureaux furent abolies pour céder la place aux courses de chevaux. Le Palio canalise l'agressivité des Siennois qui se sont souvent déchirés dans l'Histoire. Ne parle-t-on pas d'une atmosphère siennoise pour évoquer une ambiance de guerre civile ? C'est pour canaliser toute cette violence, réaffirmer l'identité entière de la ville qui chapeaute les différents quartiers que chaque « contrade » autorisé est invité à sélectionner chevaux et cavaliers qui vont s'affronter dans la figure du cercle (image de la concorde), dessiné autour de la place et recouvert de sable pour l'occasion.

L'imagination humaine est sans bornes pour inventer des réaffections nouvelles et temporaires aux places ; Kaltenbrunner affirme que dans la « société de l'expérience » actuelle, la place devient un espace multi-options, c'est-à-dire qui doit offrir un potentiel poly-fonctionnel¹⁵. Les places les mieux adaptées aux loisirs événementiels ne sont pas forcément des places idéales à la Sitte, mais des lieux scéniques facilement aménageables et pratiques.

La place centrale d'une ville européenne draine une population de visiteurs qui provient de bien au-delà des limites de la ville. Rendons-nous sur la place du Dôme à Milan un samedi après-midi de mai ; c'est de toute la région qu'on accourt pour se rencontrer, flâner ou faire ses courses. Des rassemblements commémoratifs, politiques ou festifs s'y déroulent de manière concertée ou spontanée. La place leur fournit un cadre qui les inscrit dans une histoire prestigieuse, elle les « grandit » en quelque sorte leur caractère parfois dérisoire, comme la victoire d'un match de football en coupe d'Europe. Si la place urbaine demeure un haut-lieu de la mémoire, un réceptacle de l'Histoire, elle sait aussi accueillir les « grands événements du présent ». La place centrale est un excellent témoin de l'histoire des mœurs, sociales, religieuses, politiques et économiques d'une ville, voire d'une région ou d'une nation. Il est évident que certaines places acquièrent une dimension internationale non seulement par leur esthétique mais aussi parce qu'elles continuent de jouer un rôle actif dans leur domaine, comme la place Saint-Pierre de Rome où la foule des fidèles a patiemment attendu le sacre du nouveau pape.

A une certaine distance de la (ou des) place(s) centrale(s) se dessine un réseau de places de quartier, qui structurent et rassemblent autour d'elles la vie de quartier, dans ses dimensions également multiples. La majeure partie des études consacrées aux places urbaines se focalisent sur les places centrales parce qu'elles symbolisent l'identité historique de la ville, et qu'elles matérialisent son riche patrimoine artistique et architectural¹⁶.

Toutefois, il serait faux de négliger les places de quartier qui sont des nœuds humains et relationnels vécus au quotidien, à forte charge affective. C'est souvent là que se resserrent les liens du quartier, à l'heure du café ou de l'apéritif. Si l'on part du principe, avec Georges Steiner, que la marque du paysage européen est son échelle conçue pour la marche à pied, la place urbaine répond au besoin de pause alors que les rues représentent des lieux de passage¹⁷. On s'arrête sur une place de quartier (ou sur une place de village que nous ne traitons pas ici mais qui n'est pas moins digne d'intérêt) pour prendre un verre, faire ses courses, discuter ou contempler le spectacle des lieux et de la vie qui s'y déroule.

Avec la touristification massive de certains hauts-lieux, des places centrales mais aussi des places de quartier voient cette fonction sociale menacée. Elles deviennent à leur tour des lieux de passage, contrairement à leur destinée. Ainsi, les flots de touristes qui tournent autour de la Place de la Vieille Ville de Prague sans s'arrêter – car il n'y pas de bancs où s'asseoir – , ou ceux qui transforment en saison la Place Saint-Marc de Venise en champ de foire photographique, affectent la fonction primordiale de la place, le repos et la contemplation ; il faut souvent attendre une heure avancée de la nuit pour capter à nouveau toute la magie des lieux.

La place urbaine, un privilège européen ?

La civilisation européenne ne possède pas le monopole des places urbaines ; partout, l'homme vivant en communauté éprouve le même besoin de se sentir au cœur de quelque chose, de rencontrer ses semblables, d'admirer un paysage urbain. La spécificité de la place urbaine européenne est son degré d'achèvement artistique et architectural, et son poids historique ; chaque ville, même modeste, a tenu à y matérialiser son passé dans la pierre ou dans la brique. Parfois, les places prennent l'allure d'une rue évasée, ou s'agrémentent d'un jardin et d'un plan d'eau. La place latine est généralement dépourvue de végétation alors que la place anglo-saxonne intègre des éléments de la nature. Il serait intéressant d'étudier les différences d'usage de la place en Europe du Sud et en Europe du Nord. J'ai remarqué que le facteur saisonnier et météorologique est beaucoup plus déterminant au nord qu'au sud. Dès l'arrivée des premières pluies d'automne, les places d'Europe du Nord et Centrale se dépeuplent, alors que la place italienne sait composer avec la pluie et le froid. Même en hiver, les places italiennes sont fréquentées et vivantes. Si on se dirige plus au sud, la place africaine est aussi un lieu de vie toute l'année ; on pense à la place Jemaa el Fna de Marrakech qui, après avoir servi pendant une période de gare d'autobus, est redevenue un lieu de vie, d'échange et de spectacle intense, avec ses conteurs, ses charmeurs de serpents, ses échoppiers et ses restaurateurs qui déploient leur terrasse le soir. Toutefois, on n'y trouve pas le degré d'achèvement architectural et artistique de la place européenne.

C'est que la place africaine se concentre surtout sur l'usage et moins sur une morphologie donnée. Son intérêt est qu'elle joue encore le rôle d'un marché ouvert et situé à proximité d'un croisement de routes. Certaines villes chinoises traditionnelles possèdent aussi leur place centrale, lieu de manifestation du pouvoir et d'un certain évidement de l'espace qui correspond à une conception du plan de ville où le centre doit être de préférence laissé vacant, à l'image du jeu de go. La ville américaine est beaucoup moins riche en places que la ville européenne pour des raisons culturelles, urbanistiques et technologiques. La culture anglo-saxonne a toujours privilégié le parc ou le square comme espace urbain de contemplation et de rencontre – la place urbaine se dit d'ailleurs « urban square ». L'espace public qu'incarne la place ne possède pas le prestige de l'espace privé dans la culture américaine. Au lieu du modèle de la place à l'européenne qui est un espace public mais aussi un espace *du* public, l'urbanisme à l'américaine a multiplié les espaces privés ou privatisés : centres commerciaux à fonctions multiples, habitat individuel et desserré, terrains de loisirs variés. Le modèle d'habitat individuel du « home sweet home » entouré d'un jardin, qui est synonyme de tissu urbain à mailles larges ne favorise pas l'émergence de places minérales, espaces vides surgissant au milieu d'un semis dense¹⁸. Ensuite, la priorité accordée à l'automobile a produit un espace véhiculaire dévorant l'espace urbain et peu compatible avec la place à l'européenne. Il serait toutefois faux de croire que les villes nord-américaines conçues avant l'apparition de la civilisation de l'automobile ne possèdent pas de places ; les commémorations et les rassemblements spontanés qui ont eu lieu après les événements du 11 septembre à New York ont élu comme lieu de rassemblement une place au nom symbolique, Union Square.

L'automobile, avant d'être expulsée des centres-villes européens à partir des années 1980, suite à la vague de piétonnisation des centres historiques, avait investi de nombreuses places transformées en parkings à découvert. Cette époque est révolue. La place à l'européenne qui remonte à l'ère pré-industrielle n'a jamais été adaptée aux transports mécanisés. Les places qui doivent consacrer une partie de leur espace aux moyens de transport et qui gardent leur fonction de nœud circulatoire, ne remplissent pas les critères d'une place idéale ; c'est le cas du Marktplatz de Bâle qui pourtant comporte l'un des joyaux colorés de l'architecture médiévale, l'Hôtel de Ville, mais qui est traversé de trams, de véhicules de livraisons et de vélos qui rompent la tranquillité du promeneur. Pendant le Carnaval ou lors de réceptions exceptionnelles organisées par la mairie (pour une victoire sportive ou une adresse politique par exemple), la place retrouve toute sa vocation.

L'Europe a exporté des modèles de places, de piazza (en italien)¹⁹, de plaza (en espagnol)²⁰ ou de place royale à la française (plus rare)²¹ sur d'autres continents, dans les pays de colonisation européenne ; on pense à

l'Amérique latine, à la Plaza Mayor de Mexico, lieu de rites, de fêtes, de protestations diverses, qui est la réplique exacte mais agrandie de la Plaza Mayor de Valladolid en Espagne (il fallait voir grand...). Les places baroques d'Amérique latine, souvent remarquables, sont des places inspirées par la ville classique européenne, un type de place souvent inscrite dans un plan rationnel mais réunissant une architecture foisonnante. En Asie, la place Tienanmen (Place de la Paix Céleste) de Pékin qui couvre 40 hectares ou la Place Rouge de Moscou sont de vastes esplanades riches en art et plus étendues que la plupart des places européennes marquées par la concentration architecturale. Ce sont évidemment des places de la plus haute importance artistique et politique, mais elles ne sont pas accordées aux besoins de la vie quotidienne, tout comme les places de St. Pétersbourg, impressionnantes mais peu animées. C'est que, à l'instar de la Place de la Concorde à Paris, elles ne répondent pas aux critères morphologiques énoncés par Camillo Sitte, en 1889, qui a tenté de dessiner les traits idéaux de la place européenne.

Les critères de la place idéale selon Camillo Sitte

Après avoir mis en évidence que la place est un lieu de convergence géographique et un lieu de mémoire historique, nous pouvons affirmer, à la suite de Jaques Dewitte²², qu'elle symbolise l'archétype de la rencontre et de la contemplation urbaines. En regard du triplet d'analyse des espaces urbains « forme-fonction-usage », l'œuvre de Camillo Sitte s'est davantage penchée sur la morphologie et l'esthétique des places que sur leur fonction et leur usage. Nous pouvons résumer comme suit ses critères idéaux.

Critères morphologico-esthétiques idéaux de la place

- espace fermé et protégé
- dégagement du centre (aller/retour du regard)
- monuments sur les flancs (asymétrie)
- effet de surprise (petites rues coudées)
- attrait des façades architecturales (« Handwerk »)
- concavité et revêtement du sol original

En partant de ces critères d'idéalité morpho-esthétiques, nous pouvons en ajouter d'autres, concernant plutôt les fonctions et les usages des places, et projetés dans le contexte de la ville contemporaine.

Critères fonctionnels et d'aménité des lieux de la place

- fermeture au trafic/accessibilité à pied
- rénovation/réhabilitation d'édifices anciens

- liberté et gratuité d'établissement (bancs)
- fonction commerciale à proximité (flux piétons)
- animations diverses (musique, danse, théâtres...).

Camillo Sitte, historien d'art et d'architecture viennois a écrit une oeuvre fondatrice dédiée aux places urbaines d'Europe en 1889, oeuvre à laquelle se réfère un très grand nombre d'études ultérieures, le plus souvent pour la prolonger que pour en prendre le contrepied²³. Le contexte historique de l'étude de Sitte se situe juste après les grandes opérations d'urbanisme liées au Ring de Vienne. Pour Sitte, les vastes esplanades, souvent accompagnées de jardins et rythmant le boulevard circulaire, espaces ouverts par excellence, s'opposent à la ville intimiste et resserrée du Moyen Age. La ville circulatoire née du Ring et qui sera planifiée dans la plupart des villes européennes à partir de la seconde moitié du 19^e siècle (le Paris haussmannien, l'Exemple de Barcelone, la Genève fazyste...) s'oppose dans son esprit à la « Gemütlichkeit » de la cité médiévale, à l'aspect protecteur de son urbanisme, comparable au ventre d'une mère. Si l'on adopte cette métaphore, la place est le cordon ombilical qui relie les habitants à la ville-mère, l'« umbilicus mundi » qui relie les habitants à leur passé, à leur histoire, à leur identité. A propos du Campo de Sienne, Jean-Bernard Racine nous livre cette réflexion :

« Image même de l'espace public. Occasion évidente de rêver, face à la fragilité des valeurs proposées par la culture de l'éphémère et le collage post-moderne, face aux valeurs spéculatives et affairistes telles qu'elles sont exaltées et proclamées à grands cris, à des espaces qui ne soient pas incivils. Qu'est-ce à dire sinon qu'ils ne sauraient être des espaces de pure consommation, voués au rituel de la consommation marchande (...) mais des espaces de partage quotidien, racines d'une citoyenneté partagée, combinant autonomie et droits de citoyenneté (...), potentiel de tolérance et d'échange culturel, espaces de tolérance dont nous soyons, en nous faisant décor les uns les autres, collectivement propriétaires, vivant ensemble, *égaux et différents* »²⁴.

Pour Jean-Bernard Racine, la place urbaine est clairement un espace du co- (de la communauté, de la communication, de la communion, de la continuité) plutôt qu'un espace du dis- (de la discrimination, des disparités, de la discontinuité). Pour Sitte, c'est la forme qui influencera les fonctions et les usages sociaux des places. C'est autant la dislocation des échelles entre la ville ancienne et la ville industrielle que le caractère ouvert de l'espace urbain qu'il met en cause, et l'on saisit aujourd'hui toute l'acuité de son regard, alors que le processus de la ville circulatoire n'a fait que s'amplifier, produisant des effets pervers sur l'aménagement urbain et la qualité de vie des habitants. La place est un haut-lieu de l'agoraphilie alors

que la ville aux espaces de circulation largement déployés va favoriser l'agoraphobie²⁵. Si Sitte énonce un certain nombre de principes morphologiques et esthétiques à respecter pour édifier une place idéale, on s'aperçoit que les racines de sa démonstration trouvent leur origine non dans un quelconque déterminisme architectural ou urbanistique mais dans un souci communautaire. Jacques Dewitte a montré toute la profondeur philosophique et le caractère actuel de son raisonnement²⁶.

Avec Sitte, nous nous situons à l'origine de l'édification d'une ville, de l'agencement entre ses espaces vides et ses espaces pleins. Son raisonnement participe d'une conception morale et philosophique de la ville dont la place symbolise le cœur identitaire : le rôle de la place centrale est d'être, comme on l'a vu, un lieu de convergence pour toute la ville, ce qui suppose un réseau urbain centré, de préférence de structure radio-concentrique²⁷. Ainsi, la ville doit posséder un centre bien identifié, et l'on sait que ce n'est plus le cas pour les métropoles polynucléées. Sans aller jusqu'à Los Angeles, qui serait l'anti-modèle de la ville selon les critères de Sitte, on peut déceler qu'un certain nombre des plus grandes métropoles européennes se sont dotées de plusieurs centres dans l'Histoire : Paris, Londres, Berlin.... Certes, ces villes sont dotées de places urbaines, mais très peu d'entre elles correspondent à la place idéale de Sitte. C'est une question de culture et de taille : les extraits de plans urbains qui parsèment son livre concernent des villes conçues à l'échelle du pas de l'homme (Ulm, Salzbourg, Vérone, Pérouse, Venise...), et rarement des métropoles.

La place idéale suggère un dégagement d'espace dans le plein d'une ville, au contraire d'une place qui s'établirait *a posteriori* dans un espace vide. Sitte réfute le système des blocs à l'américaine où la place occupe l'espace d'un bloc manquant. Ce genre de place, qui ne possède pas le caractère fermé et protégé de la place idéale, pose énormément de problèmes d'aménagement (comme la place des Nations à Genève). En effet, dénuée d'urbanisation frontale et continue, ce type de place ressemble à un espace déstructuré, aboutissement de grands axes. Si l'urbanisation est plus dense et la place située sur un nœud circulatoire disposé sur plusieurs niveaux, comme la Potsdamer Platz de Berlin ou de nombreuses « places de la gare » modernisées, leur réaménagement se heurte à la complexité des contraintes circulatoires²⁸. En effet, une place urbaine, même si elle se situe au centre du réseau urbain, ne doit pas être l'aboutissement d'axes aux larges perspectives, pour deux raisons : la circulation proche trouble la quiétude des lieux et la largeur des axes et des perspectives empêche l'effet de surprise de se déployer. Au contraire, la rue centrale doit plutôt contourner la place, comme les Banchi di sotto et les Banchi di sopra qui enserrant le Campo de Sienne un peu à la manière d'un chemin de ronde, ou les rues entourant la place Saint-Marc de Venise. Les voies qui aboutissent à la place se doivent d'être étroites, coudées, précisément en forme de « coude de turbine » pour ménager au promeneur l'effet de surprise et

d'émerveillement au débouché de la place. La plupart des places médiévales et Renaissance, ainsi qu'une partie de celles de l'âge baroque respectent ce critère. L'aspect refermé sur lui-même de la place procure un sentiment de sécurité et de calme au piéton, et sur ce point, Sitte se révèle particulièrement visionnaire : les places semi-ouvertes et situées au centre des grands axes deviendront des carrefours bruyants comme le Rond-Point des Champs-Élysées ou la place de la Concorde à Paris, peu favorables à la contemplation. La place Vendôme, chef-d'œuvre d'architecture classique et d'une élégance indéniable, est traversée par une rue relativement large ; en son centre est plantée une colonne qui ne la rend pas idéale aux yeux de Sitte. En plus, elle ne respecte pas les critères d'aménité des lieux que nous avons énoncés. C'est à cause de son prestige architectural, historique et commercial qu'elle est la place la plus étudiée de Paris²⁹. A l'opposé, la place du Tertre à Montmartre représente le modèle de « place du village dans la ville », comme la place du Bourg-de-Four à Genève ou la place d'Espagne à Rome. Ce sont des places sans prétention mais qui plaisent aux passants par leur irrégularité et leur caractère provincial. Elles dégagent une image familière et intimiste qui favorise le regard et le geste de proximité. Un de leurs problèmes est leur touristification croissante (cas de Paris et de Rome).

La place doit procurer un sentiment de respiration dans le semis dense de la ville ; l'espace dégagé doit en conséquence être assez étendu pour permettre les allers et venues du regard mais pas trop vaste non plus sans quoi elle perd son caractère d'intimité. Les vastes places sont la plupart du temps des affirmations du pouvoir, déconnectées des préoccupations quotidiennes. Elles intimident plus qu'elles ne séduisent. Plus d'un écrivain s'est dit intimidé sur la place Saint-Pierre de Rome. Si au contraire l'espace est trop exigü, l'individu se sentira écrasé par l'architecture : c'est le cas de tant de places de cathédrale en Europe dénuées de recul suffisant. Sitte préconise avec force que le centre de la place doit être dégagé afin de libérer le regard et l'esprit. Si un monument (cathédrale, campanile, statue, fontaine...) doit être disposé quelque part, il le sera sur les flancs, et de manière à créer une asymétrie. C'est le cas du David de Michel-Ange sur la place de la Seigneurie de Florence ou du campanile de la place Saint-Marc de Venise, et de quantité d'églises qui s'incorporent aux édifices bordant les places de Venise ou de Florence.

Sitte insiste sur l'attrait architectural et artistique des façades bordant la place, sur le travail fait main, le « Handwerk », marque d'une diversité, d'une authenticité que ne possèdent pas les constructions industrielles. Enfin, signe du souci du détail de l'architecte viennois, le sol de la place se doit d'être concave plutôt que convexe, et son revêtement pourvu d'un matériau formant décoration. Le Campo de Sienne, avec son pavage de briques formant des chevrons et divisé en neuf parties – symbolisant le gouvernement des Neuf - par des bandes de travertin qui convergent devant

la Tour de la Mangia, représente un modèle parfait. Toutes les plus belles places d'Italie sont pourvues d'une décoration géométrique du sol. Le dallage est généralement incrusté de pierres de nature et de teinte différente (dalles grises et bandes pétrées noires par exemple). Une place idéale ne devrait évidemment jamais être recouverte de macadam. Les places convexes ou en dévers, pourvues de dénivellations et de marches, comme la place du Bourg-de-Four à Genève ou la place d'Espagne à Rome, possèdent aussi leur charme propre. La topographie tourmentée du site ménage des lignes de fuite sur le paysage urbain, suppléant ainsi dans une certaine mesure au caractère rassembleur, convergent et protecteur de la place concave. Écoutons à ce propos Julien Gracq se promenant dans Rome :

« Rome (...) est remplie de ces places ou placettes auxquelles aucune rue importante ne conduit, et dans lesquelles on se glisse à l'improviste comme dans la chambre central d'un labyrinthe : ainsi non seulement de la place Navone, mais celle du Capitole, de celle des chevaliers de Malte, de la fontaine de Trévi. La féerie urbaine est liée plus d'une fois, pour le flâneur solitaire, à ces alvéoles protégées dont l'accès imprévu s'offre à vous moins comme l'usage d'une commodité générale que comme une faveur privée : cette place Navone, j'étais ravi aussi bien de tomber sur elle quand je ne la cherchais pas que de m'égarer chaque fois que j'y avais rendez-vous, comme si je m'étais aventuré dans les vaux de la forêt de Brocéliande »³⁰.

Le devenir de la place urbaine européenne

Si la place urbaine est consubstantielle de la ville européenne – elle en constitue probablement l'une des essences les plus tangibles – plusieurs menaces pèsent sur elle. La place à l'européenne est synonyme d'équilibre : équilibre des masses et des volumes qui lui confère son esthétique, équilibre de la fonction sociale et de la fonction économique, équilibre entre sa dimension « écologique » et ses fonctions culturelle, ludique et festive. Elle doit d'abord s'inscrire dans un centre-ville ou dans des quartiers qui ne sont pas atteints de déséquilibres socio-économiques, de ségrégations socio-spatiales ; la place est certes la grande mélangeuse de la cité, mais elle peut aussi exprimer aussi les problèmes de la ville. Si l'affairisme prédomine, les critères d'aménité des lieux ne sont plus respectés : la place devient un champ de consommation, se couvre de publicité, comme un côté de la place du Dôme à Milan, les bancs publics sont enlevés, il est interdit de s'asseoir sur le parvis de la cathédrale ou sur les marches des fontaines pour favoriser le commerce des terrasses (place de la Vieille Ville de Prague) ou pour éviter la clochardisation et les trafics illégaux (place du Dôme de Milan). À l'opposé, si le centre-ville subit une dévitalisation économique suite à l'installation de supermarchés en périphérie et de problèmes d'accessibilité – ce que la stratégie d'aménagement du territoire en Italie cherche à éviter³¹ – la place centrale n'assume plus ses fonctions premières.

La piétonnisation des centres-villes a réinséré les places urbaines dans un cercle vertueux : en les préservant des nuisances de la circulation automobile, en rétablissant leur attractivité auprès des habitants et des commerçants, elle a stoppé la dégradation physique des édifices, désormais largement rénovés ou restaurés par une population solvable ou des autorités responsables. Le tissu commercial a été préservé, il s'est certes adapté à la demande touristique, et la sécurité est assurée par un contrôle social des habitants, et les allers et venues des gendarmes. L'équilibre est précaire entre l'attractivité et l'accessibilité sur le plan économique de la zone centrale. On note une tension constante entre l'élitisation du lieu et des phénomènes de massification touristique allant des odeurs d'huile frite exhalées par certains fast-food à des comportements humains douteux. Dans la zone touristique de Venise, à Saint-Marc notamment, le prix des consommations passe du simple au double pour le touriste par rapport à l'autochtone. C'est une pratique admise par la municipalité pour ne pas déposséder complètement les autochtones de ce haut-lieu³². Les places constituent des lieux privilégiés où les habitants et les touristes se côtoient et parfois se rencontrent. Il convient d'ajouter qu'une place trop agorophile peut susciter chez certains une agoraphobie ; il vaut mieux alors se rendre sur des places de quartier moins fréquentées ou carrément dans des villes moins touristiques. Pour reprendre l'exemple italien, la Piazza Vecchia de Bergame, que le Corbusier trouvait « absolument sublime »³³, probablement à cause de ses formes d'une grande sobriété, ou celle de Crémone, « une des plus extraordinaires places médiévales de la Péninsule » selon le propos d'André Suarès³⁴, ne sont pas (encore) des lieux surchargés.

Camillo Sitte a surtout montré dans son enquête minutieuse que les places idéales étaient plutôt situées en Italie qu'au Nord des Alpes, pour des raisons de tradition culturelle et de savoir-faire urbanistique. Il existe bien sûr de très belles places dans d'autres parties de l'Europe (en Espagne, Belgique, Pologne, Autriche, Allemagne, dans les Pays baltes...). Toutefois, le propre des places italiennes, c'est que non seulement les équilibres architecturaux y sont respectés mais aussi la fonction sociale s'y est maintenue, grâce à des habitudes ancrées telles que la *passaggiata* du soir ou du dimanche après-midi ; les heures d'ouverture étendues des commerces situés à proximité ont maintenu une animation qui fait souvent défaut dans les pays d'Europe du Nord ou Centrale. La menace la plus contemporaine qui pèse sur les places est liée à la tendance urbanistique de créer des centres commerciaux et de loisirs dans les périphéries. Là, les espaces sont couverts et coupés de l'environnement naturel et du climat, les circulations sont internalisées (halls, escalators, ascenseurs...), ce qui provoque d'énormes dépenses énergétiques pour le chauffage et/ou la climatisation. L'espace est privaté, donc fermé après une certaine heure. Ce sont des lieux de consommation plus que de contemplation.

La place urbaine demeure ce lieu privilégié de l'urbanité européenne où s'équilibrent la *vita activa* et la *vita contemplativa*, la nature et la culture de la cité, ses dimensions profane et sacrée, ainsi que le bien-être de ceux qui savent encore pratiquer « L'art de l'oisiveté »³⁵.

Notes

-
- ¹ Cf. Kenneth White, « L'expérience du lieu. Perspectives géopoétiques », in Bertrand Lévy et Alexandre Gillet, *Les chemins de la géopoétique. Marche et paysage*, à paraître.
- ² Marc Augé, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992, p. 100.
- ³ Cf. Karl Wöber (ed.) *City Tourism 2002*, Wien, Springer, 2002.
- ⁴ Stefan Zweig, "Die Monotonisierung der Welt". *Aufsätze und Vorträge*. Hrsg. von Volker Michels, Francfort, Suhrkamp, 1988, p. 12.
- ⁵ Cf. Claude Raffestin, « Territorialité, concept ou paradigme de la géographie sociale ? » *Geographica Helvetica*, 2, 1996, pp. 91-96.
- ⁶ Cf. Claude Raffestin, Mercedes Bresso, « Le crépuscule d'une territorialité », *Travail, espace, pouvoir*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1979, pp. 79-85 ; Marc Augé, *Non-lieux*, op. cit. p. 100 et Georges Balandier, *Le Grand Système*, Paris, Fayard, 2001, pp. 62-76.
- ⁷ Cf. David Ley, Marwyn S. Samuels (éds.), *Humanistic Geography*, Prospects and Problems, London, Croom Helm, 1978.
- ⁸ Luc Weibel, « Berlin, ville de l'avenir ? », B. Lévy, C. Raffestin (éds.), *Voyage en ville d'Europe*. Géographies et littérature, Genève, Metropolis, 2004, pp. 25-42.
- ⁹ Cf. Erhard Hehm, Rolf H. Johannsen, « Place du Marché, Hildesheim », *Les plus belles places d'Europe*, trad. de l'allemand par I. Gersheim et J. Robert, Hildesheim, Gerstenberg Verlag et Genève, La Joie de lire, 2004. pp. 170-175.
- ¹⁰ Guido Ceronetti, *Un voyage en Italie*, trad. de l'italien par A. Maugé, Paris, Albin Michel, 1996.
- ¹¹ Cf. Camillo Sitte, *L'art de bâtir les villes*. L'urbanisme selon ses fondements artistiques, trad. de l'allemand par D. Wiczorek, Livre et Communication, 1990, Seuil/Points, Paris, 1996, (Vienne, 1889).
- ¹² Christiane Rancé, « Ce prodigieux décor est la scène de Bruxelles », série « Les plus belles places du monde (3) », *Le Figaro Magazine*, 21.9.1996, pp. 78-81.
- ¹³ Cf. M. Jansen-Verbeke, « Le tourisme culturel dans les villes historiques. Revitalisation urbaine et capacité de charge. Le cas de Bruges », in G. Cazes, F. Potier (éds.), *Le tourisme et la ville*. Expériences européennes, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 81-97.
- ¹⁴ In Dominique Fernandez, *Le Voyage d'Italie*. Dictionnaire amoureux, Paris, Plon, 1997, p. 589.
- ¹⁵ Robert Kaltenbrunner, « Splendid Isolation. Raum und Kunst, Platz und Gestaltung – oder : wie man glaubt, Öffentlichkeit herstellen zu können », *Informationen zur Raumentwicklung*, 2003, Heft 1 / 2.
- ¹⁶ Cf. Jean-Michel Bertrand, *Les places dans la ville*, Paris, Dunod, 1984 et Franco Mancuso, *Le piazze*, Novara, Istituto geografico De Agostini. 1989.
- ¹⁷ Cf. Georges Steiner, *Une certaine idée de l'Europe*, trad. de l'anglais par Christine Le Bœuf, Arles, Actes Sud, 2005, pp. 26-32.
- ¹⁸ Cf. Yi-Fu Tuan, *Segmented Worlds and Self*. Group Life and Individual Consciousness, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982, pp. 3-34.
- ¹⁹ Cf. Paolo Favole, *Piazze d'Italia*, Milano, Bramante, 1972.

-
- ²⁰ Cf. E. de Boccard (éd.), *Forum et Plaza dans le monde hispanique*, Revue de la Casa de Velazquez (Madrid) (1978), série « recherches en sciences sociales », fasc. 4., Paris.
- ²¹ Cleary, Richard L., *The « place royale » and urban design in the Ancient Régime*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- ²² Jacques Dewitte, « Eloge de la place. Camillo Sitte ou l'agoraphilie », *La ville inquiète, Le temps de la réflexion* (revue), VIII, Paris, Gallimard, 1987, pp. 150-177.
- ²³ Robert Kaltenbrunner, « Splendid Isolation. Raum und Kunst, Platz und Gestaltung – oder : wie man glaubt, Öffentlichkeit herstellen zu können », op. cit.
- ²⁴ Jean-Bernard Racine, « Villes idéales et rêves de villes : de Tombouctou à Jérusalem, regards croisés sur quelques villes vécues en vrai ou en imaginaire », in B. Lévy, C. Raffestin (éds.), *Ma ville idéale*, Genève, Metropolis, 1999, p. 220.
- ²⁵ Cf. B. Lévy, "L'uniformisation des paysages urbains par l'automobile. Le cas genevois", *Le Globe*, t. 121, 1981, pp. 135-191.
- ²⁶ Jacques Dewitte, « Eloge de la place. Camillo Sitte ou l'agoraphilie », op. cit. pp. 150-177.
- ²⁷ Cf. Paul Waltenspühl, *Villes de structure radioconcentrique*, Sulgen, Niggli, 1997.
- ²⁸ Cf. Henry Nielebock, *Berlin und seine Plätze*, Potsdam, J. Strauss Verlag, 1996.
- ²⁹ Cf. Fernand de Saint-Simon, *La Place Vendôme*, Paris, Ed, Vendôme, 1982 ; Rochelle Ziskin, *The Place Vendôme : architecture and social mobility in eighteenth-century Paris*, New York, Cambridge University Press, 1999.
- ³⁰ Julien Gracq, *Autour des sept collines*, Paris, José Corti, p. 83.
- ³¹ Cf. Gilbert Lieutier, « Déplacements urbains - Les solutions mises en oeuvre dans les villes italiennes : les ZTL, zones à trafic limité », *Transports urbains* N° 94 (janvier-mars 1997).
- ³² Cf. Bertrand Lévy « Venise, en touriste », in B. Lévy, C. Raffestin (dir.), *Villes d'Europe*, Géographies et littérature, Genève, Metropolis, 2004, pp. 235-266.
- ³³ Cit. in *Guide bleu Italie du nord et du centre*, Paris, Hachette, 1978, p. 260.
- ³⁴ André Suarès, *Le voyage du Condottière*, cit. in *Guide bleu Italie du nord et du centre*, op. cit. p. 358.
- ³⁵ Cf. Hermann Hesse, *L'art de l'oisiveté*, trad. de l'allemand par Alexandra Cade, Paris, Calmann-Lévy, 2002. (« Die Kunst des Müsiggangs », hrsg. Von V. Michels, Frankfurt, Suhrkamp, 1973).

Bibliographie

Marc Augé, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.

M. Bassand, A. Compagnon, D. Joye, V. Stein, *Vivre et créer l'espace public*, PPUR, Lausanne, 2001.

Leonardo Benevolo, *Histoire de la ville*, Marseille, Parenthèses, 1994 (1975, Bari-Rome).

Jean-Michel Bertrand, *Les places dans la ville*, Paris, Dunod, 1984.

-
- E. de Boccard (éd.), *Forum et Plaza dans le monde hispanique*, Revue de la Casa de Velazquez (Madrid) (1978), série « recherches en sciences sociales », fasc. 4., Paris.
- Guido Ceronetti, *Un voyage en Italie*, trad. de l'italien par A. Maugé, Paris, Albin Michel, 1996.
- Richard L. Cleary, *The « place royale » and urban design in the Ancient Régime*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Jacques Dewitte, « Eloge de la place. Camillo Sitte ou l'agoraphilie », *La ville inquiète, Le temps de la réflexion* (revue), VIII, Paris, Gallimard, 1987, pp. 150-177.
- Paolo Favole, *Piazze d'Italia*, Milano, Bramante, 1972.
- Dominique Fernandez, *Le Voyage d'Italie*. Dictionnaire amoureux, Paris, Plon, 1997.
- Julien Gracq, *Autour des sept collines*, Paris, José Corti, p. 83.
- Erhard Hehm, Rolf H. Johannsen, *Les plus belles places d'Europe*, trad. de l'allemand par I. Gersheim et J. Robert, Hildesheim, Gerstenberg Verlag et Genève, La Joie de lire, 2004.
- Mario Isnenghi, *L'Italia in piazza, i luoghi della vita pubblica dal 1848 ai giorni nostri*, Mondadori, Milano, 1994.
- Myriam Jansen-Verbeke, « Le tourisme culturel dans les villes historiques. Revitalisation urbaine et capacité de charge. Le cas de Bruges », in G. Cazes, F. Potier (éds.), *Le tourisme et la ville*. Expériences européennes, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 81-97.
- Kaltenbrunner Robert, « Splendid Isolation. Raum und Kunst, Platz und Gestaltung – oder : wie man glaubt, Öffentlichkeit herstellen zu können », *Informationen zur Raumentwicklung*, 2003, Heft 1 / 2.
- Dayna Kirk, *From piazza to place royale*, Houston, UMI Diss. Info. Service, 1989.
- Sandra Davis Lakeman, *Natural Light and the Italian Piazza*, Natural Light Books, San Luis Obispo, 1994.
- Bertrand Lévy, Claude Raffestin (éds.), *Ma ville idéale*, Genève, Metropolis, 1999.
- Bertrand Lévy, Claude Raffestin (éds.), *Voyage en ville d'Europe*. Géographies et littérature, Genève, Metropolis, 2004.
- Gilbert Lieutier, « Déplacements urbains - Les solutions mises en oeuvre dans les villes italiennes : les ZTL, zones à trafic limité », *Transports urbains* N° 94 (janvier-mars 1997).
- Franco Mancuso, *Le piazze*, Novara, Istituto geografico De Agostini. 1989.
- Lewis Mumford, *La Cité à travers l'Histoire*, Paris, Seuil, (New York, 1961).
- Henry Nielebock, *Berlin und seine Plätze*, Potsdam, J. Strauss Verlag, 1996.
- Jean-Bernard Racine, « Villes idéales et rêves de villes : de Tombouctou à Jérusalem, regards croisés sur quelques villes vécues en vrai ou en imaginaire », in B. Lévy, C. Raffestin (éds.), *Ma ville idéale*, op. cit. pp. 187-240.
- Fernand de Saint-Simon, *La Place Vendôme*, Paris, Ed. Vendôme, 1982.
- Pierre Sansot, *Les pierres songent à nous*, Fata Morgana, Montpellier, 1995.
- Richard Sennett, *The Conscience of the Eye: The Design and Social Life of Cities*, New York, Alfred A. Knopf, 1990.

Georges Steiner, *Une certaine idée de l'Europe*, trad. de l'anglais par Christine Le Bœuf, Arles, Actes Sud, 2005, pp. 26-32.

Camillo Sitte, *L'art de bâtir les villes*. L'urbanisme selon ses fondements artistiques, trad. de l'allemand par D. Wiczorek, Livre et Communication, 1990, Seuil/Points, Paris, 1996, (Vienne, 1889).

Michael Webb, *The city square*, London, Thames and Hudson, 1990.

Karl Wöber (ed.) *City Tourism 2002*, Wien, Springer, 2002.

Stefan Zweig, "Die Monotonisierung der Welt". *Aufsätze und Vorträge*. Hrsg. von Volker Michels, Francfort, Suhrkamp, 1988, p. 12.